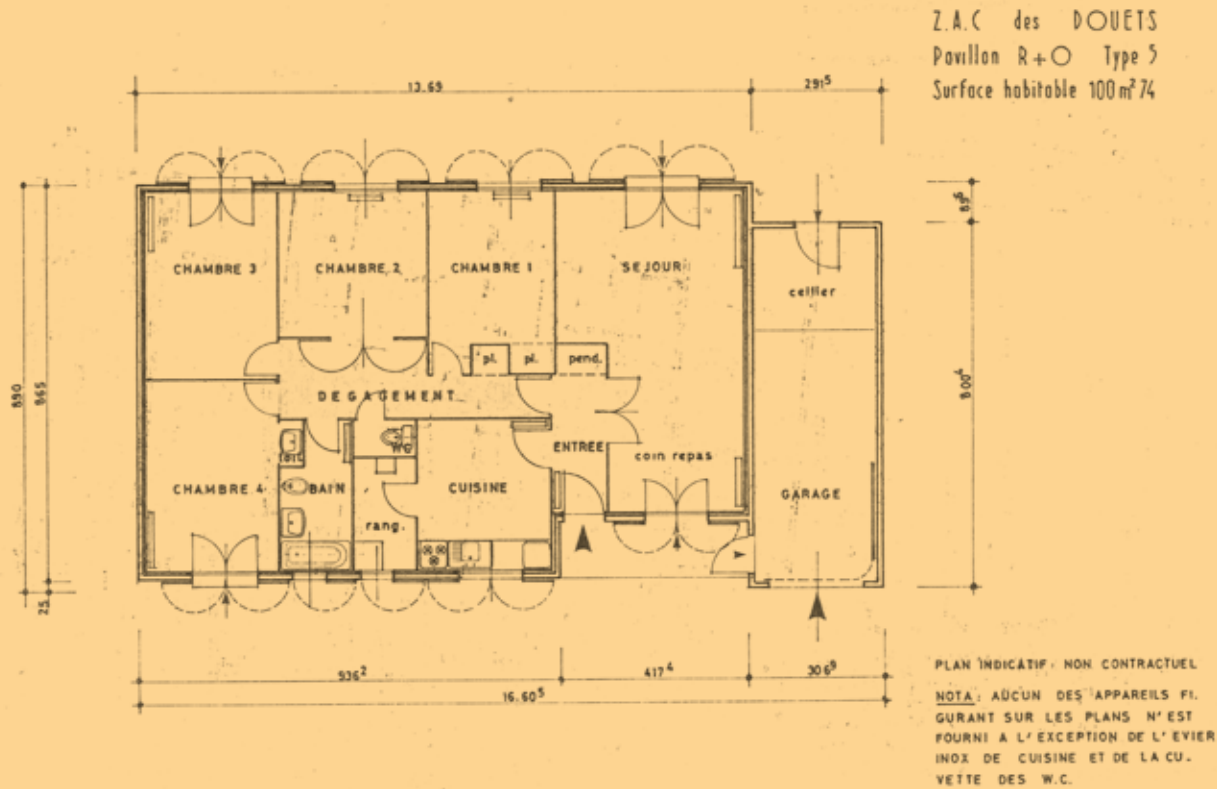


Plan des pavillons types V, photocopie
d'un document provenant du fonds
Paul Bouron (architecte du quartier
des Douets), vers 1972.



100,74 M²

Fragments d'une liturgie suburbaine

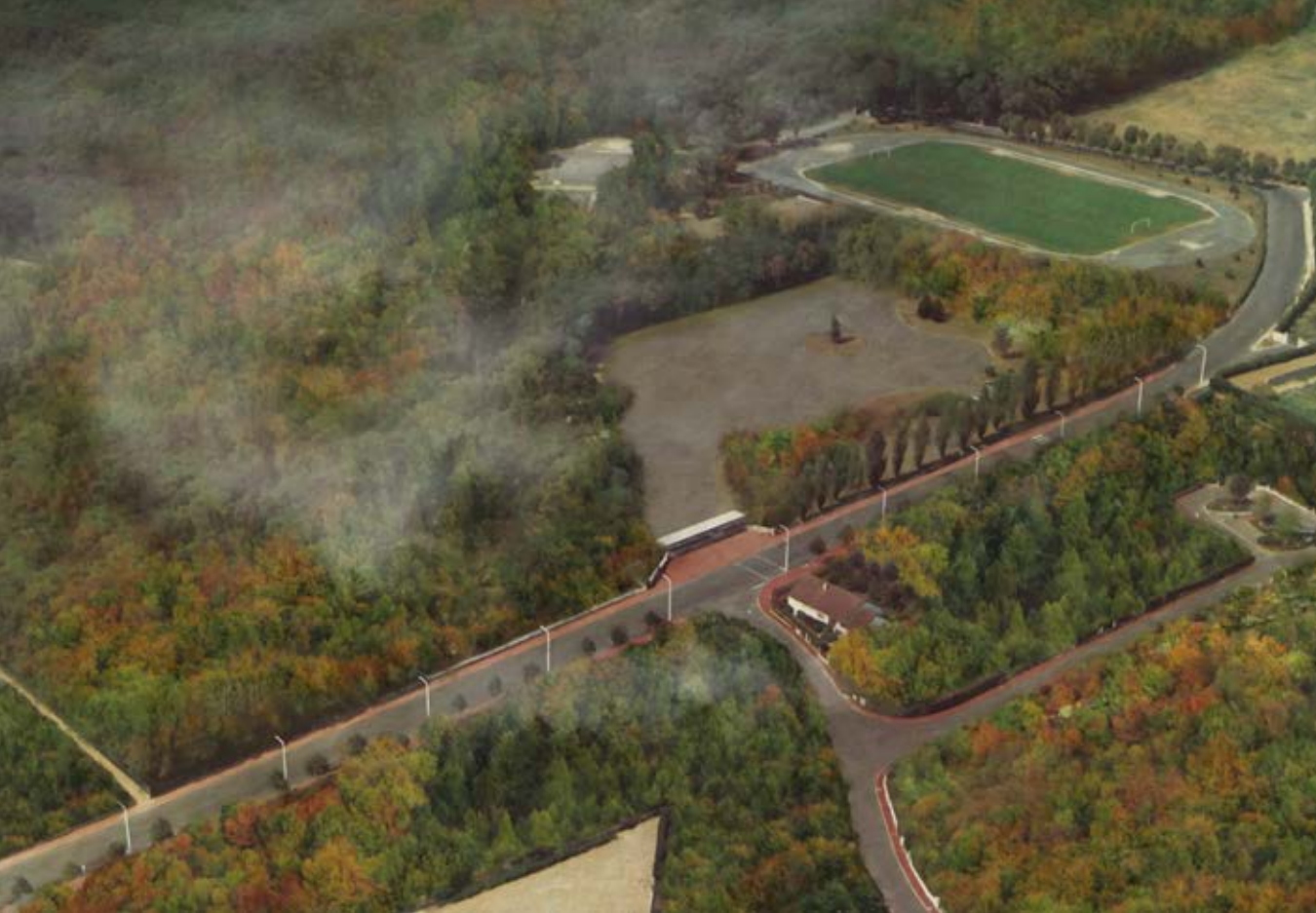
—
Camille Michel



Rue du prieuré de l'Enclôître. Reproduction de plans (élévations originales d'un pavillon type construit en 1972, ZAC des Douets, Tours), impression sur papier, 35,5 x 116 cm, 2016.

Mon travail¹ représente une somme non raisonnée de choses dont la seule logique, issue d'une pratique au long cours, est chronologique; une somme d'efforts hétéroclites, aboutis ou non, qui me permettent de tenir un cap et une rigueur tant intellectuelle que sensible. Cette superposition de répliques² approximatives traverse plusieurs moyens d'expression (écrire, fabriquer de la musique, enregistrer des sons, dessiner, imaginer des objets...), et tend à approcher un sentiment qui se dérobe indéfiniment. C'est un flux continu de fabrication, un façonnage assidu, à la recherche du temps perdu et de la perte de temps.

Choisir de ne pas choisir est la garantie de ne jamais devenir un spécialiste, de toujours rester un amateur en tout, et de ne jamais éprouver le sentiment de savoir-faire. C'est la recherche constante d'un début de relation avec les émotions, les idées et les techniques: le point du jour comme état de prédilection. C'est la garantie de rester dans la part faible des choses, leur périphérie. Cette approche est autant une manière de faire advenir les choses, qu'un prétexte pour les fabriquer. On pourrait résumer tout cela à la simple action de «faire des trucs», un peu comme les enfants prennent l'initiative de créer des mondes, quand ils jouent à même le sol.



You Can't Go Home Again. Composition informatique, 35 x 50 cm, 2020.

ÉLOGE DE LA FUITE

petite balance de cuisine blanche. Une table ronde et quatre chaises en bois sombre occupent le centre de la pièce. Une plante grimpante est installée dans l'angle du fond, sur un mobile accroché au plafond. La table est couverte d'une toile cirée blanche à motifs géométriques rouges. La tapisserie est crème (légèrement nacrée), avec des rayures verticales roses. Sur la droite quand on est face aux fenêtres, une porte donne accès au cagibi, dans lequel il y a une machine à laver, un vieux bahut en bois, et la chaudière à gaz qui fait un bruit caractéristique d'allumage quand on tire de l'eau chaude. Comme le cagibi est petit et moins aéré que les autres pièces, il en émane des effluves de lessive. J'aime l'odeur de cette maison quand j'y entre: un mélange léger de vieux livres, de meubles cirés et de produits d'entretien. Les cloisons neuves en Placoplatre et la tapisserie récente donnent elles aussi à l'endroit une odeur particulière et agréable.

Nous avons ce point commun de venir du champ de l'architecture et de l'avoir quitté progressivement, par lassitude d'abord; par résignation ensuite.

PORTRAIT DE FAMILLE

Ma mère m'a acheté un jour l'album *Portrait of an American Family*⁴ de Marilyn Manson chez E. Leclerc⁵ quand nous faisons des courses. Je crois que c'était un samedi matin d'hiver. Je me souviens du plaisir et du trouble (les deux allant souvent de pair chez moi), que j'avais ressentis dans ce mélange étrange des genres. J'étais adolescent, mais très attentif à ce type d'agencements sans trop savoir qu'en faire.

Si je devais faire une liste de ce qui constituait cet agencement, ce serait ma mère, E. Leclerc, le moment privilégié du samedi matin passé avec elle pour faire

les courses, la lumière et l'odeur de l'hiver sur le parking, l'odeur du magasin, le titre de l'album, le fait que ce soit mon premier CD de Marilyn Manson, le fait que ce soit ma mère qui me l'offre et qu'on puisse l'acheter dans un E. Leclerc de province. Enfin, le temps du trajet du retour en voiture à la maison (moi assis à la place du passager), ce fameux trophée encore sous blister dans les mains, à observer le paysage suburbain défilé sous mes yeux comme une rengaine délicieuse. L'attente, enfin, de pouvoir écouter ce disque.

Quels liens fugitifs se forment-ils à ce moment entre ce «portrait d'une famille américaine» et ma condition d'adolescent suburbain? Quels imaginaires s'engouffrent à ce moment dans cet ensemble musique/États-Unis/France/classe moyenne/pavillonnaire/province/banalité/E. Leclerc, et que fabriquent-ils en quelques secondes pour tout le reste d'une vie?

Je crois que ce type d'expérience tout à fait banale pour un adolescent français provincial dans les années 1990 est déterminante dans la construction des représentations affectives personnelles, mais aussi et surtout partagées. Ne seraient-ce pas ces situations magnifiées par le cadre suburbain et pavillonnaire qui fabriqueraient en arrière-plan une mythologie nostalgique partagée? Je crois aussi que ma *recherche*

personnelle n'a été tournée que vers ces détails durant toute ma vie. C'est certainement la raison un peu vaine qui m'a fait revenir habiter ici. C'est quelque chose de subtil, comme le goût d'une hostie, et la manière dont elle colle à la langue avant de fondre en se désagrégant.

CRAQUELURES

Nous avons grandi dans ce T5 de plain-pied d'une centaine de mètres carrés mon frère et moi. Mes parents travaillaient tous les deux au lycée qui se trouvait juste en face, ce qui était très pratique pour eux. Ils n'avaient qu'à traverser la rue le matin et le soir. Nous avons vécu quinze ans ici après que ma mère a été mutée au lycée. Elle avait un poste administratif qui lui plaisait je crois. Mon père, enseignant en histoire-géographie, a fait une grande partie de sa carrière dans cet établissement également. Le lycée a été détruit et il n'en reste que le parvis d'entrée et la grande cour, sur laquelle les arbres ne semblent pas vouloir repousser. Je vais m'y promener parfois. J'aime marcher le long des lisières autour de cette cour de bitume craquelé. Il y a encore quelques bancs métalliques sur lesquels je m'assois parfois pour profiter du soleil. Quand je vivais dans la maison, nous



We have to go back. Collage informatique, 2020.



Super M. Casquette brodée (édition de 2), 2022.



Egoshop. Composition informatique, 40 x 30 cm, 2008.

faisons, adolescents, rouler nos voitures radiocommandées thermiques dans cette grande cour, le week-end, avec mes amis du quartier. C'était un endroit idéal, à l'abri et auquel nous avons accès de manière officieuse. Je vais parfois courir sur ce qu'il reste du stade, plus au nord. Le terrain de foot qui est au centre de la piste de course en stabilisé est submergé d'herbes hautes. On voit à peine les deux buts de foot en émerger. J'y vois souvent des chats sauvages et des buses qui y chassent.

RACHAT

J'ai pu le racheter in extremis, avant sa démolition, parce que c'est le pavillon témoin du quartier, et qu'il a acquis un *statut patrimonial* spécifique, après de longues discussions et démarches avec la municipalité. J'étais passé à côté d'une première opportunité de rachat en 2022.

J'en suis désormais l'habitant, le gardien et le conservateur.

Toutes les autres maisons ont été démolies il y a douze ans.

MATIN

C'est une manière pour moi de rester fidèle à l'enfant suburbain que j'ai été.

Je donnerais beaucoup pour revivre ne serait-ce qu'un seul samedi matin ensoleillé de cette période.

WE HAVE TO GO BACK

Il y a toujours eu chez moi l'envie et presque la mythologie de ce retour. J'ai revu dernièrement la série *Lost*⁶. L'épisode n° 23⁷ se termine par une scène avec Kate et Jack sur un parking, de nuit. Il lui dit qu'ils «doivent y retourner» (sur l'île, personnage principal de cette série). Quand j'ai vu ce plan sur le visage de Jack qui éclate en sanglots en disant «*We have to go back*», je me souviens avoir moi-même ressenti quelque chose de très puissant. Jack me parlait à travers l'écran.

Il fallait que je revienne vivre ici.

ENSEMBLES

J'essaie de comprendre quels ensembles de choses déclenchent chez moi des émotions agréables. Par exemple, l'ensemble «ciel bleu – cerisier – antenne CB sur le pignon d'un pavillon – avion à réaction». Ou encore «haie – bordure de trottoir – hangar à l'horizon, entre deux maisons toutes proches». Qui a déjà analysé ces agencements d'éléments particuliers et comment ils participent à la création d'une identité pavillonnaire partagée? Comment les analyser? Qu'en faire, et comment les interpréter pour les réintroduire dans un projet? C'est un travail très difficile, infini, et soumis au doute de manière permanente. Comment être certain que les sentiments que je cherche à définir comme étant partagés ne sont pas seulement le fruit de mes émotions personnelles?

CHAMBRE

Je suis dans ma chambre et je regarde vers la porte qui est ouverte sur le couloir de la maison. Le couloir est sombre parce que la lumière y est éteinte. La lumière venant de la fenêtre derrière moi éclaire ma chambre vivement et la colore d'une teinte bleutée. Ma chambre est orientée au nord et c'est une lumière du matin, probablement un samedi ou un dimanche. Je me situe dans cet entre-deux qui m'évoque aujourd'hui les qualités lumineuses et colorées d'un tableau de la Renaissance. Il y a l'ombre avec des promesses et la lumière vive qui vient jeter temporairement sur les formes familières de mes meubles une qualité particulière. Il y a les odeurs ménagères qui entrent en concurrence; l'odeur de ma chambre, les meubles en bois, la moquette, la bougie parfumée à la vanille, l'encens que j'y brûle régulièrement et le parfum bon marché que j'utilise; les odeurs de la cuisine que ma mère est en train de faire, l'odeur du jardin qui entre par la fenêtre entrouverte de la salle de bains après que tout le monde s'est lavé.

OBSESSION

Je ne saurais pas expliquer « objectivement » ce qui motive l'obsession que j'ai eue et que j'ai toujours pour cette maison. Elle est autant la synthèse d'une grande partie de mes bons souvenirs, qu'un objet mythologique du siècle dernier.

CALE

Quand je suis revenu dans « ma » maison, qui n'avait pour moi jamais cessé de l'être, le premier objet que j'ai trouvé dans la cour de devant est une cale en bois de forme pyramidale qui devait sans doute servir à soulager et sécuriser le frein à main de la voiture des derniers propriétaires, quand ils la garaient dans la petite pente devant le garage. J'ai gardé cet objet qui ressemble à un coin en bois qu'aurait pu façonner Carl André dans les années 1970.

RAVAUDER

Aussi vaine et inutile (au sens strict), que puisse être cette fonction de ravaudeur suburbain, je suis intimement convaincu de la nécessité que quelqu'un l'endosse. Ce qui m'importe, c'est que le sentiment d'une génération qui a vécu le pavillonnaire français des années 1980 survive à la nouveauté et aux changements permanents. Il n'y a que la littérature, le cinéma ou la musique qui se chargent de ça.

BOIS

Je me souviens de ce bois et que nous y allions pour promener le chien, un setter irlandais nommé Sully, qui courait jusqu'à l'épuisement. Je devais alors mesurer moins d'un mètre et nous venions d'arriver ici. Tous ces endroits étaient encore perdus dans la campagne et les lotissements étaient moins nombreux. La barrière de métal peinte en vert était alors en bois et les fossés étaient bien plus dessinés et hauts qu'aujourd'hui.



Jean. Planches de skateboard gravées (triptyque), 78 x 67 cm, 2020.

Après avoir garé la Renault 5 bordeaux au bord de la route, en face du chemin, nous allions faire un tour, presque toujours le même.

J'ai gardé en mémoire le fait qu'un jour, un patient s'était échappé de l'hôpital, au fond du bois.

Incident mythogénèse.

Il me semble que le bois est plus pelé, mais c'est certainement un tour de ma mémoire.

POINTS DE DÉTAIL

Je ne m'intéresse plus qu'à des points de détail ou à des choses qui peuvent sembler sans intérêt. Moins l'intérêt est évident et utile, plus je me sens à ma place pour y accorder une grande importance.

C'est bête, mais j'ai perdu plusieurs dizaines d'années à m'autoriser à faire ça.



Rue du prieuré de l'Encloître. Maquette en carton gris au 1/50, 2012.

NOTES

1. camillemichel.com

2. En référence au phénomène sismologique.

3. Une réminiscence de l'adolescence me vient à cette vision : dans le quartier dans lequel j'ai moi-même grandi, nous sautions par-dessus ce même mot *ECOLE* avec nos skates et nos BMX. L'été, il faisait parfois tellement chaud que nous pouvions déformer ces lettres en les poussant avec nos pieds. Elles glissaient mollement dans leur écrin de goudron fondu.

4. Marilyn Manson, *Portrait of an American Family*, Interscope Records, 1994.

5. J'aime aller parfois dans ce E. Leclerc dans lequel on sent une ambiance très différente du Super M où nous allons habituellement. Le plafond de l'entrepôt est beaucoup plus bas. La population qui fréquente ce supermarché est différente. Plus rurale, me semble-t-il. Les endroits où les gens font leurs courses sont de vrais mondes miniatures, avec leurs valeurs, leurs manières et leurs habitudes. J'aime observer et sentir ces différences de tonalités. En décembre, l'odeur légère des sapins qui sont vendus pour Noël arrive jusqu'à la voiture, garée en face de l'entrée principale. Le bitume est mouillé et, comme la nuit tombe tôt, les réverbères jaunes du parking se reflètent sur le sol noir constellé de flaques. Mon père vide le chariot dans le coffre. Le confort de l'intérieur de la voiture sèche et la qualité

des odeurs et des sons qui affluent par le hayon ouvert m'ont toujours plu. Quand mon père le referme dans un claquement feutré et remporte le chariot, le silence devient pendant quelques secondes étrangement suspendu dans l'habitable, et j'entends très distinctement et au moindre mouvement de sa part, le son du tissu de la manche gauche du manteau de ma mère, assise à la place du passager.

6. *Lost*, de J. J. Abrams, Damon Lindelof et Jeffrey Lieber, ABC Studios/Touchstone Television/Bad Robot Productions, 2004-2010.

7. *Lost*, saison 3, épisode 23 (*Through the Looking Glass*, Part 2), diffusé en 2007, réalisé par Jack Bender.